

taire, donnant pour excuses aux masses le péril bolchévisant. Tels, dès 1923, Tsankof en Bulgarie, puis Pangalos en Grèce, en Albanie Ahmed Zogou, enfin Avérescou en Roumanie et, tout récemment, le retour de la dynastie bratianienne. Dictatures au reste purement temporaires, calquées plus ou moins sur le fascisme, et qui en furent les instruments.

Or voilà l'autre péril. Les coups d'État, en apparence de défense extérieure, eurent souvent autres motifs. Ce furent les dernières tentatives des classes privilégiées, des « Messieurs », pour empêcher l'assaut des villes, sièges de la politique, par la foule des ruraux. Le paysan balkanique, devenu par les nouvelles mesures agraires détenteur de son champ, songe à porter son activité dans l'état même, abandonné jusqu'alors aux coteries urbaines, aux clans. Le paysan balkanique, devenu grâce à la paix — dix ans de paix continue après dix ans de guerres — maître de sa fortune, est l'ennemi le plus éveillé, le plus entêté des ambitions du dehors. Il sent confusément la vérité de la formule « les Balkans aux Balkaniques », et il pousse à l'union. Ainsi s'organise, inconsciente souvent, cependant parfois volontaire, la défense du Proche Orient.

Mais le nuage ne vient pas d'Asie, de la Russie asiatique. Il s'amonce à l'Occident.

Tel est le drame présent, dont nous croyons pouvoir conter les récentes passes : la lutte du dernier impérialisme, celui du fascisme italien, qui prend pied dans la péninsule, et des forces confuses balkaniques, enfin propriétaires de leurs terres, qui se groupent pour la défense.